

UNE ALTERNATIVE AU DÉBAT ENTRE 'STEMMATISTES' ET 'CONTAMINATIONNISTES': L'ANALYSE ARCHÉOLOGIQUE DES TEXTES DANS LES MANUSCRITS GRECS DE RÉFÉRENCE.

Les savants qui ont travaillé sur la tradition manuscrite des grands textes grecs de l'Antiquité semblent avoir rendu aujourd'hui parfaitement disponible le matériel nécessaire à une édition critique. Parmi les manuscrits conservés, ceux qu'ils ont reconnus comme les plus importants n'auraient plus de secrets à livrer, puisque leur 'lecture' est un exercice objectif qui s'appuie sur une convention: les copistes n'ont pas fait un usage arbitraire des signes tachygraphiques, des abréviations dont il suffit de connaître le sens pour les déchiffrer correctement. Les collations et les vérifications qui se sont succédées depuis plusieurs siècles ont permis, en principe, de rectifier la plupart des 'lectures' erronées et des omissions (leçons inscrites dans les interlignes ou dans les marges, lemmes oubliés) que présentaient nos éditions imprimées. Par conséquent, seule la découverte d'un témoignage ancien, assez peu probable, semble désormais pouvoir améliorer notre connaissance de ces textes. Tout au plus pourrait-on espérer quelques conjectures heureuses.

Malheureusement, cette perspective positiviste doit être fortement nuancée. Bien sûr, les manuscrits importants des textes les plus connus ont été collationnés à plusieurs reprises, et certains d'entre eux dès le Moyen-Age. Mais il faut attendre l'époque moderne pour en savoir un peu plus sur l'usage dont ils ont fait l'objet, car le travail accompli par les copistes d'abord, puis par les éditeurs, n'a pas été explicite, et cela jusqu'au XIX siècle: le modèle recopié n'était généralement pas identifié, non plus que la source des corrections (collations ou conjectures savantes). Jusqu'au XIX siècle, les éditeurs d'Aristote, par exemple, ont reproduit une vulgate en apportant simplement leurs propres corrections.¹ Ceux qui, les premiers, sont revenus aux manuscrits du Moyen-Age pour en faire une nouvelle collation, ont jeté les bases d'une science de la critique textuelle en consignait dans un appareil-critique les différentes leçons transmises par la tradition et en identifiant leurs sources d'informations grâce à un sigle attribué à chaque manuscrit collationné. Il est donc vrai que les philologues disposent désormais d'informations plus précises pour analyser la tradition du texte. Pourtant, ces données sont encore incomplètes, souvent même erronées. Les premiers éditeurs qui sont revenus aux manuscrits ont négligé la distinction des mains

¹ Voir la première partie de mon étude intitulée *Les mains du 'Parisinus graecus 1853'. Une nouvelle collation des quatre premiers livres de la 'Métaphysique' d'Aristote (folios 225^v-247^v)*, S&C 24, 2000, 103-71: 1. *Aperçu historique des éditions de la 'Métaphysique' d'Aristote*, 107-13. S. Timpanaro, dans *La genesi del metodo del Lachmann* (Firenze 1963), a montré de façon plus générale que c'est avec Ernesti (*Taciti Opera*, ex rec. J. A. Ernesti, cur. I.I. Oberlinus, I, Leipzig 1801, VI), Wolf (F. A. Wolf, *Prolegomena ad Homerum*, I, Halle 1795, III ss.) et Lachmann (avec son *Properce* paru à Leipzig en 1816, et son autre *Properce*, son *Catulle* et son *Tibulle* parus à Berlin, 1829) que les éditeurs se sont détachés de la vulgate pour donner la priorité aux manuscrits; cf. 23 ss.

correctrices et leurs successeurs ont fait leurs collations ou leurs vérifications du texte sur des photographies ou sur des microfilms seulement, dans la plupart des cas. S'ils ont pu 'lire' le texte transmis, au moins dans le dernier état présenté par les manuscrits, ils n'ont pas pu identifier de façon fiable les différentes mains qui sont intervenues au cours des siècles, et donc les différentes strates que présente le texte dans un même manuscrit.

Certains éditeurs, comme R. D. Dawe qui a offert un travail remarquable dans ses *Studies* pour les textes de Sophocle², déclarent ne pas prendre en compte les corrections trouvées dans les manuscrits lorsqu'elles donnent un texte déjà connu par ailleurs. Dans une perspective contaminationniste radicale, on ne s'attache pas à l'âge ni à l'origine des variantes, en raison d'un scepticisme profond sur la possibilité de reconstruire l'histoire du texte : ainsi, l'édition la plus récente, de L. H. Lloyd-Jones et N. G. Wilson³, ne distingue pas les leçons du manuscrit A (*le Parisinus gr. 2712*), l'un des grands témoins de la tradition, de celles des autres manuscrits de la famille 'parisienne', c'est-à-dire de ses descendants. L'appréciation de la tradition est rendue impossible. D'autres, au contraire, comme A. Dain⁴ et A. Colonna⁵ pour les mêmes textes de Sophocle, affirment avoir rendu compte de façon plus précise de l'état des manuscrits en distinguant les mains correctrices et en rendant perceptible, en l'occurrence, le travail de recension d'un érudit de la fin du XIII^e siècle, le copiste du manuscrit A, sur le *Laurentianus XXXII 9* (= L), le fameux manuscrit de Florence qui date du X^e siècle. Malheureusement, leurs données sont erronées, et de fait, la manière dont ils identifient les mains laisse supposer qu'ils n'ont pas observé le manuscrit lui-même, mais qu'ils ont attribué les corrections du texte ancien à la main récente lorsque ces corrections correspondaient au texte copié par cette même main récente dans le manuscrit A.⁶ Toute tentative pour analyser la tradition sur la base de leurs collations, bien qu'apparemment possible, est faussée.

² R. D. Dawe, *Studies on the Text of Sophocles*, II, Leyde 1973.

³ L. H. Lloyd-Jones et N. G. Wilson, *Sophoclis Fabulae*, Oxford 1990.

⁴ A. Dain - P. Mazon, *Sophocle*, vol. 2, *Ajax, Oedipe Roi, Electre*, Paris, 1958, 4^eme éd. revue et corrigée par J. Irigoien, 1972.

⁵ A. Colonna, *Sophoclis Fabulae*, vol. 2, *Oedipus Tyrannus, Antigona, Trachiniae*, Turin 1978.

⁶ Voir mes publications *Lecture nouvelle d'Oedipe roi' de Sophocle (manuscrits L et A)*, RHT XXIV, 1994, 1-59; *L'étude moderne des manuscrits grecs: à propos de Sophocle*, in *Lire l'écrit, Textes, archives, bibliothèques dans l'Antiquité*, Etudes réunies par B. Gratiën et R. Hanoune, Ateliers 12, 1997, 69-79. L'édition traduite et commentée de l'*Oedipe roi* de Sophocle par J. Bollack repose sur ces travaux (*L'Oedipe roi' de Sophocle, Le texte et ses interprétations*, CPh 11 (= volume I: *La matière du texte, Les manuscrits et les éditions, Texte et traduction, Métrique, Index*); CPh 12 (= volume II: *Commentaire: vers 1-862*); CPh 13a (= volume III: *Commentaire [suite]: vers 863-1296*); et CPh 13b (= volume IV: *Commentaire [fin]: vers 1297-1530, Complément de notes, Index [pour II, III, IV], Bibliographie*), Lille 1990.

L'exemple des éditions récentes de Sophocle permet de comprendre comment s'est aujourd'hui figé le débat entre 'stemmatistes' et 'contaminationnistes'⁷. La source de ce désaccord réside dans la façon même dont ont été établis les textes. Elle n'est pas apparue à cause de la séparation de plus en plus marquée entre des disciplines qui devraient, par nature, être étroitement associées. D'un côté, les interprètes s'en remettent aux données livrées par les éditeurs du texte. De l'autre, les 'techniciens' du texte s'éloignent de plus en plus des problèmes éditoriaux: pour dater ou localiser la production des manuscrits étudiés, les codicologues s'efforcent de mettre en évidence des données objectives, telles que les systèmes de réglure employés, et les paléographes essaient de déterminer des 'styles' d'écriture, tâche plus délicate dans le choix des critères, mais là aussi dans le but de préciser l'époque et le lieu de production des manuscrits. Le travail des éditeurs des textes grecs se situe entre l'expertise des manuscrits et l'interprétation des textes anciens. Or l'agnosticisme des uns les conduit à négliger les informations nécessaires à la reconstruction de l'histoire de la transmission, et le manque d'exactitude des autres la compromet gravement. Les éditions des uns et des autres font autorité, malheureusement elles ne reposent pas sur une étude suffisante d'un matériau pourtant très riche⁸.

Les manuscrits ne doivent plus être lus comme des imprimés en négligeant les signes de collation, de contamination, et l'identification des mains correctrices. Le

⁷ Pour restituer un texte aussi proche que possible de l'original, les tenants du stemma fondent leurs choix éditoriaux sur une reconstitution de l'histoire du texte, à travers la construction d'un 'arbre généalogique' de ses manuscrits. Plutôt qu'à 'l'original' rendu inaccessible par la relative pauvreté de témoignages remontant aux siècles qui ont précédé l'ère chrétienne, c'est donc à l'ancêtre commun des manuscrits conservés ('archétype') que s'intéresse la critique textuelle 'historicienne', voire aux archétypes des différentes traditions lorsque la transmission s'est divisée en plusieurs branches à époque ancienne. Les manuscrits sont sélectionnés: on ne fera pas la collation des apoglyphes d'un manuscrit conservé, sauf s'ils présentent des variantes issues, non pas de conjectures savantes, mais de la consultation d'un manuscrit aujourd'hui disparu, qui appartenait à une autre branche de la tradition, par ailleurs inconnue. Reste bien sûr à pouvoir distinguer les premières des secondes. Or c'est là que se situe la fracture entre stemmatistes et contaminationnistes. En effet, ces derniers ont bien montré que, très tôt, la transmission des textes antiques a été le fruit de collations; il est, par conséquent, utopique selon eux de vouloir reconstruire une généalogie verticale du texte quand la 'contamination horizontale' a démultiplié les liens de paternité. Dans cet enchevêtrement, comment peut-on distinguer un texte issu de conjectures savantes, des leçons anciennes héritées? Face à une contamination généralisée, ils considèrent que les variantes présentées par un manuscrit même récent ne sont pas moins recevables que celles qui sont déjà attestées à date ancienne, si elles présentent un intérêt pour rendre le texte plus compréhensible, plus accessible. Face à l'agnosticisme des seconds, les premiers restent convaincus qu'il ne faut pas se résoudre à traiter tout l'héritage textuel des manuscrits en bloc, mais que l'on peut hiérarchiser les variantes qui se sont accumulées au fil des siècles en fonction de leur origine. Tout le problème consiste évidemment à pouvoir identifier cette origine. C'est à cela que tente de répondre la proposition qui fait l'objet de cette communication.

⁸ Contraints à s'intéresser d'abord à l'inauthentique et à raisonner en sens inverse de celui de l'évolution chronologique du texte, quand ils ont pour objectif ultime une nouvelle édition du texte, ils peuvent être tentés de revenir aussi vite que possible au sens naturel de l'histoire pour tenter de la reconstruire à l'aide des informations qu'ils ont déjà accumulées.

travail du paléographe-éditeur, loin de se limiter à un exercice de déchiffrement de l'écriture, doit prendre en compte l'épaisseur historique des textes dans leur matérialité et donner un sens à ces révisions. Plus de rigueur dans ce domaine permettra de dépasser l'opposition entre stemmatistes et contaminationnistes, en tenant compte des exigences méthodologiques des uns et des objections des autres.

Pour cesser de donner la même autorité à toutes les variantes trouvées dans les manuscrits du Moyen Age, pour pouvoir exercer entre elles un choix basé sur des critères plus objectifs, il faut comprendre les méthodes éditoriales des copistes qui ont joué un rôle déterminant dans l'histoire de la transmission des grands textes grecs: ceux qui ont marqué la tradition textuelle non seulement par les choix qu'ils ont exercés au cours de leurs indéniables collations, mais aussi par leurs corrections savantes. Or, si nous ne possédons pas d'informations directes sur eux et encore moins de traités théoriques contemporains sur leur art, les textes de nos plus importants manuscrits grecs portent encore les traces de leurs hésitations et de leur réflexion, d'un travail véritablement critique. A la différence de nos éditions imprimées et même des reproductions en noir et blanc des manuscrits (sous forme de photographies ou de microfilms), l'examen direct des manuscrits permet d'étudier *pour elles-mêmes* les différentes mains qui sont intervenues. Les copistes qui ont fait œuvre 'd'éditeurs' ont parfois laissé des espaces blancs qu'ils n'ont comblés que dans un second temps, ils se sont eux-mêmes corrigés, ont ajouté des variantes, ou parfois même inversé la variante qu'ils avaient d'abord inscrite dans la ligne et celle qu'ils avaient écrite au-dessus de la ligne ; de plus, on peut déterminer le moment auquel ils sont revenus sur leur copie (soit au cours même de celle-ci, soit plus tard, lors d'une révision générale de l'oeuvre) grâce à la nuance de l'encre utilisée, selon qu'elle correspond soit exactement à celle du texte copié sur le même folio ou sur les folios suivants, soit à celle des dernières pages du volume, ce qui indique alors un retour ultérieur sur la copie. Toutes ces strates historiques, quasi-archéologiques de l'établissement du texte doivent être dégagées et analysées pour elles-mêmes.

Ainsi pour le texte de Sophocle, un relevé minutieux des traces du travail critique accompli par les scribes m'a permis de montrer non seulement que les textes que présentent les manuscrits L et A sont le résultat de recensions, mais surtout mon examen des corrections apportées par le copiste du manuscrit parisien à la fois dans son propre manuscrit (A, que j'ai pu dater des trois dernières décennies du XIII siècle) et dans le manuscrit de Florence a révélé comment il a effectué sa copie à partir de plusieurs modèles, qu'il a comparés et corrigés au fur et à mesure que progressait son travail. Cette recherche pour dégager les méthodes éditoriales de copistes aussi importants qu'inconnus complète des travaux menés par ailleurs, pour la fin du Moyen Age, sur quelques grands érudits comme Démétrius Triclinius pour lesquels les scholies récentes fournissent une source abondante d'informations.

La situation n'est pas aussi favorable pour les textes des philosophes. Sans doute en raison même de la nature de ces textes, il semble que l'on s'est relativement peu

intéressé aux principes de critique textuelle qui leur ont donné leur aspect actuel, et à l'interaction de la compréhension de ces textes sur leur transmission : l'intérêt philosophique l'a emporté sur l'analyse matérielle, l'interprétation sur le temps accordé à la critique textuelle. De fait, c'est essentiellement autour des œuvres poétiques que s'est développé le débat entre 'stemmatistes' et 'contaminationnistes'. Pour les traités philosophiques, les interprètes s'en remettent généralement à une édition récente qui fait autorité et qui est devenue notre vulgate.

Ainsi dans le cas d'un traité aussi fondamental que la *Métaphysique* d'Aristote comme dans le cas d'une tragédie aussi connue que l'*Oedipe roi* de Sophocle, le même constat s'impose : nous ne possédons qu'une connaissance encore incomplète de ces textes tels qu'ils nous ont été transmis par les manuscrits les plus importants. L'identification des mains correctrices a été négligée lors des collations du texte d'Aristote aussi : W. Christ⁹ et I. Bekker¹⁰ les ont rarement distinguées; W. D. Ross¹¹ n'a examiné E (le *Parisinus gr. 1853* du X^e siècle) que là où son texte diverge de celui de J (le *Vindobonensis phil. gr. 100*, du IX^e siècle), et où les lectures de Christ diffèrent de celles de Bekker; W. Jaeger¹², enfin, a entièrement collationné E, mais sur photographies seulement, ce qui ne permet pas une identification fiable des mains.

Un nouvel examen des principaux manuscrits m'a permis de rectifier encore des erreurs de lecture¹³, mais surtout de corriger ou compléter, dans un nombre considérable de cas, l'identification des mains correctrices qui sont intervenues et qui n'avaient pas été distinguées avec suffisamment de précision : dans le *Parisinus gr. 1853*, des corrections du scribe du X^e siècle avaient été attribuées à un correcteur du début du XIV^e siècle ou de la fin du XIII^e (E^x)¹⁴, et inversement. Ainsi, en 993a.29, le manuscrit parisien présente le titre ἀριστοτέλους τῶν μετὰ φυσικὰ α', et c'est

⁹ *Aristotelis Metaphysica*, recognovit W. Christ, Leipzig 1886 (1895).

¹⁰ *Aristotelis opera*, graecae ex recensione Immanuelis Bekkeri (= vol. I-II), 5 vol., Berlin 1831-1870.

¹¹ W. D. Ross, *Aristotle's Metaphysics*, a revised text with introd. and comm., 2 vol., Oxford 1924.

¹² W. Jaeger, *Aristotelis Metaphysica*, Oxford 1957.

¹³ Par exemple, le manuscrit parisien E de la *Métaphysique* d'Aristote donne en 1006b.9 la leçon αὐτὸν, et non αὐτόν; en 1004a.26, le manuscrit de Vienne présente le texte ἀναφέρεται, comme les *recentiores*, et non ἀναφέρονται; dans le manuscrit de Florence A^b (le *Laurentianus 87,12*), on lit en 1008a.18 ἡ ἢ ἀντικειμένη ἀπόφασις, et non ἡ ἢ ἀντικειμένη ἀντίφασις (erreurs de Ross et Jaeger), et en ce qui concerne le commentaire d'Alexandre d'Aphrodise qui accompagne le texte dans ce manuscrit, en 1009b.12, le lemme présente le texte ὁμοίως, et non pas ὄλως comme E et J (erreur de Hayduck, *Alexandri Aphrodisiensis in Aristotelis Metaphysica commentaria*, ed. M. Hayduck, Berlin 1891, suivi par Ross).

¹⁴ L'examen du *Vaticanus gr. 256* (= T, daté de 1311/12 - 1320/21), descendant de E, montre que, contrairement à ce qu'indiquait l'apparat critique de Bekker, son copiste a suivi, non pas le texte de E *ante correctionem*, mais le texte corrigé par cette main plus tardive que j'ai désignée par le sigle E^x. Nous disposons ainsi d'un *terminus ante quem* pour l'intervention de E^x, de la première décennie du XIV^e siècle, ou peut-être même de la fin du XIII^e. Ces nouvelles précisions sur le manuscrit parisien seront développées dans un article intitulé *Un témoin important pour l'histoire de la transmission du corpus aristotélicien : le Parisinus graecus 1853*.

ce correcteur et non pas le scribe du X^e siècle qui, après avoir ajouté τὰ (= μετὰ τὰ), a transformé le chiffre grec α' en β' (erreur sur les mains chez Bekker, Christ, Ross et Jaeger), ce qui n'est pas sans conséquences pour la discussion sur l'authenticité de ce livre.¹⁵

Des relevés plus précis permettent donc de signaler ou de rectifier l'époque à laquelle apparaissent les variantes dans les témoins de la tradition conservés. Sur la base de relevés plus précis, nous pouvons comprendre la méthode critique appliquée par les copistes et correcteurs, et notre propre travail critique sur le texte transmis peut dépasser un choix relativement aveugle parmi les données de la tradition. Ainsi l'analyse du travail effectué par les mains identifiables dans le manuscrit parisien de la *Métaphysique* d'Aristote montre que les copistes du X^e siècle (au nombre de trois et non pas quatre comme on l'admettait généralement depuis les travaux de Paul Moraux¹⁶) ont fait œuvre véritablement d'éditeurs, puisque leur texte résulte déjà d'une recension. En reconnaissant la même main dans plusieurs parties du manuscrit parisien, j'ai pu identifier également celle de la fameuse scholie qui met en doute l'authenticité de l'un des deux premiers livres de la *Métaphysique*, parfois attribué à Pasiclès. Contrairement à ce que pensait Moraux, il ne s'agissait pas du propriétaire du manuscrit,¹⁷ mais du plus expérimenté des trois scribes.¹⁸ Ce manuscrit était sans doute entreposé dans une grande bibliothèque et servait de modèle faisant autorité, en cas de doute sur le texte transmis par les nouvelles copies.

Dès le IX^e siècle, les copistes à qui nous devons nos manuscrits les plus importants étaient des philologues et des paléographes avertis, capables d'identifier et de corriger les fautes de copie ou de lecture dans leurs modèles.¹⁹ Lorsque se présentaient des variantes que n'expliquait pas une erreur triviale, ils exerçaient un choix de nature éditoriale, basé sur leur propre perception de l'oeuvre, du style de l'auteur, ou suivant d'autres critères qu'il importe de faire apparaître. Au cours des siècles, ces manuscrits de référence ont subi eux-mêmes des recensions, des corrections, lorsqu'était

¹⁵ Je propose une hypothèse qui explique l'origine de la discussion sur l'authenticité du deuxième livre de la *Métaphysique* d'Aristote et résout par là-même cette question dans un article en cours de préparation: *La transmission conjointe de l'opuscule de Théophraste et de la Métaphysique d'Aristote: quelques conséquences historique, littéraire et éditoriale tirées de l'examen du Parisinus gr. 1853*.

¹⁶ P. Moraux a donné une description codicologique précise de ce manuscrit dans: *Le Parisinus graecus 1853 (Ms E) d'Aristote*, Scriptorium XXI, 1967, 17-41.

¹⁷ *Le Parisinus*, 30. Voir déjà A. Förster (*Aristotelis De anima*, Budapest 1912, XI): un érudit (E²), vers le milieu du X^e siècle, a lu avec soin ce manuscrit du début du siècle ou de la fin du IX^e. Et avant lui, A. Torstrik, *Aristotelis de anima*, Berlin 1862 (repr. Hildesheim-New York 1970), X: «Ea [...] manus ita diversa est a librorum manibus ut mihi videatur hominis esse literati».

¹⁸ Je donnerai également l'identité de ce scribe dans l'article à paraître intitulé *Un témoin important pour l'histoire de la transmission du corpus aristotélicien: le Parisinus graecus 1853*.

¹⁹ Le scribe du manuscrit parisien d'Aristote, au X^e siècle, a corrigé de nombreuses confusions liées à l'homophonie entre omicron et oméga, parfois entre alpha-iota et epsilon, et des confusions liées au iotacisme.

découvert un témoin ancien dont le texte semblait provenir d'une autre tradition jusque là inconnue, mais de valeur équivalente ou même supérieure. Et parce qu'il s'agissait de l'exemplaire de référence, ces interventions sur le texte qui faisait autorité ont été l'œuvre d'un homme dont la compétence ne soulevait aucun doute, un savant auquel était confiée la tâche délicate de veiller sur la tradition de textes vénérables. C'est ainsi qu'un érudit du début du XIV^e siècle ou de la fin du XIII^e a corrigé le manuscrit E d'Aristote d'après un premier modèle, et garni ensuite les marges de très nombreuses scholies d'après un autre modèle.

A la fois en-deçà et au-delà de la nécessité, pour tout éditeur moderne, d'établir le texte sur des bases plus précises, il y a celle aussi de comprendre l'histoire de sa transmission qui est liée à l'histoire de ses interprétations. Des efforts importants pour comprendre les pratiques 'philologiques' ont été faits, que ce soit en ce qui concerne la période hellénistique avec les Alexandrins (comme Aristophane de Byzance ou Aristarque), ou celle des Paléologues avec les grands érudits qui ont marqué la tradition des œuvres poétiques, et dans l'un et l'autre cas, les scholies, anciennes et récentes, sont des sources d'informations précieuses. Mais l'activité des grammairiens du Musée semble s'être exercée essentiellement sur les poètes, et nous manquons d'informations sur le traitement réservé aux philosophes grecs par les 'éditeurs' byzantins. Du côté 'occidental', des travaux comme ceux de Gudrun Vuillemin-Diem sur les traductions de la *Métaphysique* d'Aristote et en particulier sur le rôle joué par Guillaume de Moerbeke dans la tradition latine de ce texte ont déjà donné des résultats remarquables²⁰. La pratique de cet érudit, telle que Vuillemin-Diem nous permet de la saisir, est comparable à celle des copistes byzantins auxquels nous nous intéressons ici, à l'opposé de celle des copistes occidentaux: le plus souvent mécanique et servile.

²⁰ Cf. *Metaphysica lib. I-XIV, Recensio et translatio Guillelmi de Moerbeka*, ed. Gudrun Vuillemin-Diem, Leiden-New York-Köln 1995. Voir aussi du même auteur: *Untersuchungen zu Wilhelm von Moerbekes Metaphysikübersetzung*, in *Studien zur Mittelalterlichen Geistesgeschichte und ihren Quellen*, hsgg von A. Zimmermann für den Druck besorgt von Gudrun Vuillemin-Diem, Berlin-New York, 1982, 102-212. Je remercie Alberto Cavarzere de m'avoir signalé la publication de D. Nardo, *Le correzioni nei due codici Medicei 49.7 e 49.9 delle 'Familiars' di Cicerone (una terza tradizione diretta?)*, AIV 124, 1965/66, 337-97: aux deux branches de la tradition manuscrite des *Epistulae ad familiares* de Cicéron, l'une représentée par M, le Laurentianus 49,9 du IX^e siècle, et son apographe P, le Laurentianus 49,7, de la fin du XIV^e siècle, l'autre par plusieurs manuscrits remontant à un modèle perdu appelé x par Nardo (p. 344), il faut en ajouter une troisième représentée par trois fragments S, I et L, et porteuse de leçons authentiques et inconnues des deux autres familles; or la découverte de ces trois fragments permet de prouver que les corrections relativement tardives apportées dans les deux premiers manuscrits cités, à savoir par M³ et par P², ne sont pas issues de conjectures savantes comme on le croyait jusqu'alors, mais qu'elles rétablissent souvent des leçons provenant de l'archétype. Ce travail remarquable, qui conclut sur la nécessité d'une collation minutieuse de P, montre quel profit nous pouvons tirer de la prise en considération des différentes strates d'un texte manuscrit.

Pour combler les lacunes de notre information sur les éditions byzantines, il faut examiner pour elles-mêmes les copies qui ont joué un rôle déterminant dans la transmission des grands textes grecs de l'Antiquité, celles qui ont été intentionnellement exécutées et corrigées pour transmettre un texte qui fit autorité, et qui, de fait, a déterminé la vulgate. Dans ces 'manuscrits de référence', nous devons nous efforcer de déterminer l'authenticité des leçons transmises, non pas du point de vue de l'oeuvre de l'auteur, toujours en quelque mesure inaccessible, mais du point de vue de l'oeuvre du copiste, bien présente quant à elle. Après avoir distingué les différentes 'strates' du texte qui se sont superposées au cours des siècles, l'analyse des types de modifications apportées par chaque main permet de comprendre la perspective dans laquelle celles-ci s'insèrent, depuis celle du copiste lui-même jusqu'à celles des correcteurs ultérieurs.

Cette analyse présente un intérêt pluri-disciplinaire: elle aura des conséquences non seulement pour l'étude critique de l'oeuvre, puisque celle-ci reposera sur un texte mieux établi, mais aussi pour la connaissance de la culture byzantine et des copistes du Moyen Age. Elle est comparable à celle que mènent d'autres savants sur le travail exercé du XVIIe au XIXe siècles par les philologues et exégètes des textes classiques de l'Antiquité.²¹ Mais elle repose sur des données plus ténues, car pour les textes philosophiques du moins, nous possédons très peu de témoignages explicites sur les pratiques de ces scribes-éditeurs: il faut les déduire de leurs choix, de leur technique éditoriale, qui reste elle-même à reconstruire.

Nous devons remonter plus haut que la Renaissance si nous voulons comprendre ce que les humanistes italiens doivent aux réfugiés grecs et byzantins. Du Lycée et de l'école alexandrine aux philologues allemands, aux analystes anglo-saxons et à certaines écoles françaises ou italiennes, la tradition érudite héritière de l'Antiquité n'a pas connu d'interruption, mais une évolution à travers des transferts géographiques liés aux aléas politiques des grandes civilisations occidentales et moyen-orientales.

Lille

Myriam Hecquet-Devienne

²¹ Ainsi, par exemple, A. Grafton a analysé la cohérence des pratiques de critique textuelle chez les érudits de la Renaissance.